

dra bientôt s'ajouter la *Carte archéologique du Morbihan*, couvrant une période s'étendant du Bronze final au haut Moyen Age. Ainsi se dessinera peu à peu, à l'intention du spécialiste comme de l'amateur soucieux d'histoire locale et de la protection d'un patrimoine sans cesse menacé par l'urbanisation de nos côtes, une image de l'occupation ancienne d'une zone particulièrement riche en monuments d'un lointain passé.

Patrick GALLIOU

François REVER, *Les autels tauroboliques du Mont-Dol. Manuscrit inédit présenté par Théotiste et Alfred Jamaux*, Saint-Malo, chez les auteurs, 2007, 78 p., illus.

On ne saurait faire grief à M. et Mme Alfred et Théotiste Jamaux d'avoir, en publiant le manuscrit inédit de l'abbé François Rever, grand amateur d'antiquités et découvreur, en 1778, de vestiges « romains » et d'« autels tauroboliques » au sommet du Mont-Dol, fait connaître un dossier ignoré depuis trop longtemps. Chacun admettra que la mise à disposition du public de pièces de première main est l'une des indiscutables nécessités de la recherche.

Dans son écrit, Rever s'attachait à décrire deux « grandes dalles de granit d'environ sept pieds [un peu plus de 2,20 m] de longueur, dans l'épaisseur desquelles on avait percé trois rangs de trémiés propres à faire couler dans l'intérieur de l'autel tout substance fluide ou granulée qu'on eût répandue sur ces dalles » (p. 23), découvertes *in situ* dans les ruines d'une chapelle anciennement dédiée à saint Michel, bâtiment comportant trois pièces dont le fondement des murs était, selon lui, fait de « maçonnerie romaine » (p. 37). Ces curieuses structures lui parurent devoir être rapprochées d'un texte latin, celui où Prudence (né en 348), dans son panégyrique de saint Romain, évoque le sacrifice du taurobole. Selon cet auteur chrétien, lors du culte rendu à Cybèle on sacrifiait un taureau dont le sang s'écoulait, par les trous percés dans une planche placée au-dessus d'une fosse creusée dans le sol, sur l'officiant installé dans cette dernière (p. 20-21). Cette hypothèse est celle qu'ont adoptée, sans la moindre discussion, M. et Mme Jamaux, continuateurs de l'abbé Rever. Or il faut bien admettre, en l'absence de toute investigation récente, que la description de ces dalles et du bâtiment qui les abritait pose plus de questions qu'elle ne prétend en résoudre. Il paraîtra tout d'abord étonnant, à tout archéologue averti, qu'un monument du « culte païen » et peut-être encore plus ses éléments sacrificiels aient survécu, sans modification ou presque, au zèle iconoclaste des nouveaux convertis, à l'implantation du christianisme et à l'extraordinaire développement que connut celui-ci au Moyen Age et à

l'époque moderne. On s'étonnera également qu'un lieu de culte attribué à l'époque romaine n'ait livré ni monnaies, ni tuiles, ni poteries, ni aucun des objets et structures ordinairement associés aux cultes de Cybèle et de Mithra, pratiques où le taurobole était réputé tenir une place de premier plan. A cela il faut ajouter de sérieux doutes quant à la possibilité de faire grimper un taureau vivant et peu décidé à se laisser faire sur de tels autels et à un officiant un peu corpulent de se glisser par l'ouverture que lui accorde Rever, ce que celui-ci reconnaît d'ailleurs de bonne grâce (p. 46). A vrai dire, les structures reconnues au Mont-Dol ne ressemblent pas aux *spelaea* du culte de Mithra, sombres cryptes que caractérise toujours la présence de deux banquettes latérales, où s'allongeaient les convives, la tête tournée vers l'image peinte ou sculptée de Mithra tauroctone qui ornait toujours le fond du sanctuaire – on conseillera à M. et Mme Jamaux la lecture de *Mithra et le mithriacisme* de Robert Turcan (Les Belles Lettres, 1993) – où, si l'on tient compte de la petite taille des *mithraea* (souvent moins de dix mètres de long), il paraît peu vraisemblable qu'on ait sacrifié des animaux aussi conséquents avant d'en consommer la chair. Elles ne ressemblent guère plus aux bâtiments et structures édifiés pour le culte de Cybèle, bien connus dans tout l'Empire, de Rome à Alésia (*Revue archéologique de l'Est*, XXX, fasc. 3-4, p. 209-218), où l'aspersion des fidèles à l'aide du sang jaillissant de la gorge du taureau sacrifié paraît relever d'une phase tardive (4^e siècle apr. J.-C. ?) d'un culte implanté à Rome, dès la fin du 3^e siècle av. J.-C., par les autorités républicaines (transport à Rome du bétyle noir de Pessinonte en 205, édification d'un temple à la Grande Mère sur le Palatin en 191). En fait, comme l'avoue Rever lui-même (p. 36), ces vestiges ne ressemblent à aucun autre monument du monde romain, leur présence, en un lieu d'accès difficile et éloigné de tout habitat antique (p. 43) étant également matière à interrogation. L'identification des structures reconnues au Mont-Dol paraît, de la sorte, relever d'un acte de foi, d'une torsion des observations pour les faire entrer en un cadre préétabli, plutôt que d'une analyse scientifique telle que nous la concevons aujourd'hui. Il n'est bien sûr pas de notre propos d'accabler ici l'abbé Rever et de lui reprocher d'ignorer ce que la philologie et l'archéologie moderne n'avaient pas encore apporté à la connaissance des religions antiques. François Rever est sans aucun doute un « antiquaire » d'un temps – celui de la France post-révolutionnaire – porté à l'emphase et aux jugements moraux (« sacrifice répugnant », « ignoble », « image plus hideuse et plus révoltante », etc.), exaltant la pureté d'une religion chrétienne qui avait su triompher d'un paganisme « sanglant » et transposant ainsi le passé dans le présent de la Restauration. Comme ses confrères bretons, cherchant sur les dolmens les rigoles par où s'écoulait le sang des victimes humaines sacrifiées à coups de serpes d'or, il a sa juste place dans l'histoire de l'archéologie régionale.

Patrick GALLIOU